

Depuis l'époque de la conquête de la plus grande partie de l'archipel des Philippines par les Espagnols, il y a eu entre eux et les Sulousiens une guerre sans relâche dans laquelle ceux-ci ont généralement eu l'avantage, quoiqu'ils aient souvent éprouvé des pertes considérables. Avant 1646, les Espagnols les attaquèrent avec une flotte de trente voiles, et s'emparèrent de Bevan, où l'on voit encore des restes de leurs constructions; ils finirent par être obligés de retirer leurs troupes.

En 1775 les Sulousiens attaquèrent l'établissement fondé par les Anglais à grands frais dans l'île de Balambagan. Le sultan qui régnait à cette époque avait reçu son éducation à Manille, où il avait été long-temps retenu prisonnier avec son père. Les Anglais le remirent en liberté en 1762, lorsqu'ils s'emparèrent de cette ville. Les sultans de Soulou ont assez souvent envoyé des ambassadeurs à Péking.

REMARQUES

SUR LES PHILIPPINES, LES MOLUQUES ET PLUSIEURS
ÉTABLISSEMENS DES EUROPÉENS DANS L'ASIE
ORIENTALE.

PAR M. DE NOURQUER DU CAMPER,

Second sur la frégate du roi la *Cléopâtre*, commandée par
M. COURSON DE LA VILLE-HELIO, capitaine de vaisseau.

(1821—1825.)

On sait que depuis très-long-temps les Hollandais avaient la possession exclusive du commerce des épiceries, et qu'il leur procurait d'immenses bénéfices.

Depuis les premières années du dix-neuvième siècle, des épiceries, et plus particulièrement le girofle, ont été cultivés avec succès dans d'autres établissemens. Cette concurrence n'a pas été si défavorable aux Hollandais que l'on serait porté à le croire; car aujourd'hui même ils ont le grand avantage de se les procurer à si bas prix dans les

Moluques, qu'elles leur reviennent à bien meilleur marché qu'à un habitant de l'île Bourbon ou de toute autre colonie où l'on récolte le girofle; cela est surtout vrai de la muscade dont la culture est très-peu de chose partout ailleurs.

Pendant la dernière guerre, les Anglais s'étaient emparés des Moluques. La paix de 1814 a remis entre les mains des Hollandais leurs anciennes possessions de Java et des Moluques, ainsi que Malacca et d'autres établissemens secondaires à Macassar, Borneo, Palembang, etc.

Pour donner une idée exacte des possessions hollandaise dans la partie la plus orientale de l'archipel d'Asie, il est à propos d'exposer un tableau sommaire des mers qui les renferment. Les géographes et les navigateurs les divisent ainsi: la mer de Timor comprend toutes les îles situées entre la Nouvelle-Hollande et celles qui sont au nord de Timor: la mer de Banda comprend tout l'espace entre les îles Wetter et Cambing au nord de Timor, et les îles de Bourro et Céram; la mer des Moluques s'étend de la partie nord de Bourro et Céram à la pointe nord de Gilolo, et de la côte orientale de Célèbes à Vedgiou ou à la Nouvelle-Hollande.

Les établissemens des Hollandais dans la mer de Timor sont peu importans. Coupang dans l'île de Timor est le principal. Les autres ne sont que

de faibles postes sur les îles de Wetter, Savou, Rotto et Semo.

Dans la mer de Banda on trouve Banda-Gounong-Api, Banda-Néra, Poulo-Capel, Poulo-Pinang et d'autres îles voisines comprises sous le nom d'îles de Banda. Au nord de ce groupe sont les îles d'Amboine, Haraouca, Saparoa, Noïsa-laout, Céram, Manipa et Bourro. Ces dernières îles produisent principalement le girofle; le chef-lieu est Amboine.

La mer des Moluques renferme Ternate, Tidor, Batchian et Gilolo; on tire de ces îles du girofle et de la muscade; Ternate est l'île principale.

Les îles de la mer de Timor sont sous la direction de Campang; celles de la mer de Banda sous celle de Banda, celles de la mer des Moluques sous celle de Ternate. Toutes relèvent d'Amboine dont le commandement s'étend sur tous les établissemens hollandais situés dans les trois mers.

Le gouverneur est, tous les ans, obligé de faire une tournée d'inspection dans les îles qui sont sous ses ordres; elle a lieu avec une grande pompe; il est escorté d'une escadrille de prôns venus exprès de toutes les îles. Pendant que nous étions sur la rade d'Amboine, nous fûmes témoins de son retour. Le cortège était composé d'une tren-

taine de prôs formant trois divisions. Le commandant portant un feu à la tête du mât, marchait en avant ; tous avançaient lestement à la rame, et au son de la musique de chacune de ces embarcations ; cette musique s'exécute avec une douzaine de gongs ou tamtam sur lesquels on touche avec un morceau de bois ; il y a de plus deux tamtam très-gros que l'on frappe en guise de faux-bourdon et qui font une basse continue. Cette entrée qui eut lieu la nuit, par un beau clair de lune, fut pour nous un spectacle tout nouveau.

L'influence des Hollandais sur la population malaise des Moluques où ils ont des établissemens, est pour ainsi dire nulle, excepté dans les trois chefs-lieux d'Amboine, Banda et Ternate, qui sont trois petites îles peu peuplées. Dans les grandes îles qui sont les plus productives, ils n'ont que des postes pour y protéger le séjour de leurs employés, qui doivent s'y maintenir pour y faire l'acquisition des épiceries qu'ils remettent au chef-lieu. A Céram, la plus considérable et la plus fertile, les Hollandais n'ont que les comptoirs de la Hooe et Pirrue ; ils y sont continuellement en guerre avec les Malais de l'intérieur, hommes méchans et cruels.

Le gouvernement hollandais entretient une

station de plusieurs corvettes qui naviguent entre ces îles pour protéger le commerce.

Les îles de Haraouca, Saparoua et Noisa-Laout, qui sont les plus rapprochées d'Amboine, produisent la plus grande quantité de girofle.

Les revenus de ces îles, ainsi que les bénéfices obtenus sur les épiceries qui s'exportent, laissent une balance en faveur de la Hollande de 5,000,000 de florins, toutes les dépenses déduites.

La colonie d'Amboine, qui devient le dépôt général de toutes les îles à girofle, emmagasine pendant l'année ce qu'elle a pu acheter ou recevoir des îles soumises à sa juridiction. Le prix moyen du girofle rendu dans les magasins est de six stuyvers la livre, ou plus. Un navire qui est envoyé annuellement de Java, emporte à peu près 10,000 quintaux de cette épicerie, que le gouvernement revend lui-même au prix de deux roupies (6 fr.) la livre. Il en est de même à Banda ; un navire qui vient tous les ans de Java emporte toute la muscade et le macis que l'on a pu recueillir. On exporte annuellement de Banda 5000 quintaux de muscade et 1000 quintaux de macis. La muscade revient au gouvernement à dix stuyvers la livre, le macis à vingt stuyvers ; il revend la livre de muscade quatre roupies, et la livre de macis huit roupies. On préleve sur le monopole du tabac, des liqueurs spiritueuses et de l'arc des

droits qui augmentent considérablement les revenus du fisc dans ces îles. Voici le résultat total :

Bénéfice net sur les épicerics.	6,000,000 flor.
Revenus provenant des Moluques.	4,000,000
<hr/>	
Il faut déduire de cette somme de	10,000,000
Dépenses pour l'entretien de ces colonies et déboursés	5,300,000
<hr/>	
Il reste pour produit net à la Hollande	4,700,000

A ces produits que la Hollande retire des Moluques, il faut ajouter l'avantage d'employer un grand nombre de personnes dans des places lucratives qui leur procurent les moyens de rapporter en Hollande des fortunes considérables et de jouir de l'importance que donne à une nation maritime la possession de colonies intéressantes. Ces possessions paraissent d'ailleurs administrées avec la sagesse, l'économie et la fermeté nécessaires pour faire respecter le pavillon hollandais, et maintenir dans le devoir des peuples aussi méchants que les Malais.

Nous saluâmes le pavillon hollandais de vingt-un coups de canon, qui nous furent rendus de suite coup pour coup. Nous avons besoin d'eau, de rafraichissemens pour les malades, et surtout de mettre à terre, pendant quelques jours, vingt-cinq scorbutiques pour les y soigner. Nous avons

reçu, dans cette colonie, l'accueil le plus flatteur; les ressources qu'elle possède ont été mises à notre disposition avec toute la grâce possible; nos malades ont été débarqués et établis à merveille dans une maison appartenant au commandant des troupes; l'observatoire pour le dépôt de nos montres marines a été arrangé avec soin; notre eau a été faite et transportée à bord sans aucuns frais; enfin l'on a été au-devant de tous nos desirs avec une rare bonté.

Un si bon accueil et de pareilles ressources nous ont bientôt mis en état de reprendre la mer, et au bout de quatorze jours, nos malades ne se ressentant plus de leur affection scorbutique, nous avons remis à la voile le 18 décembre. Nous croyons avoir par notre conduite laissé dans cette colonie un souvenir agréable de la *Cléopâtre*, et nous aimons à croire que notre séjour dans ce chef-lieu sera utile à tous les bâtimens français de guerre ou de commerce qui désormais y viendront.

Cette relâche offre la facilité de faire des rafraichissemens qui, bien que chers, sont indispensables. Le gouvernement hollandais n'admet les bâtimens étrangers qu'à Amboine, Banda, Ternate et Célèbes.

Amboine se présente agréablement aux yeux du voyageur qui a été long-temps à la mer. La

rade est au fond d'une baie qui a deux lieues de large à son embouchure et deux milles au lieu du mouillage; la distance de l'entrée au fort est de cinq lieues. On parcourt cet espace entre deux côtes boisées et verdoyantes qui offrent un coup-d'œil charmant. La végétation y est, de même que dans toutes les Moluques, d'une force prodigieuse, tellement que les plus hautes montagnes sont couvertes d'arbres jusqu'à leur sommet.

L'établissement consiste en un joli fort et une ville assez considérable, d'une grande propreté et percée d'avenues droites. Les maisons, même celles des Malais, sont bien tenues; toutes sont placées au milieu d'un enclos planté de quelques-uns des arbres qui donnent le plus d'ombrage. La population de cette ville paraît très-soumise; elle n'est pas très-considérable.

Il existe à Amboine une assez grande quantité de Chinois qui habitent une rue séparée; ils ont l'air de l'aisance, et sur leurs personnes et dans leurs habitations. Ils se sont emparés de tout le commerce qui se fait entre les îles. Un capitaine chinois est choisi par le gouvernement hollandais; il répond de ses compatriotes; c'est avec lui que l'on traite de tout ce qui a rapport à leur nation.

Les Malais des Moluques sont en général musulmans. Beaucoup de ceux qui habitent Amboine, Banda et Ternate se disent chrétiens et fréquen-

tent l'église hollandaise. Ils sont d'une petite taille, mais assez bien faits; ils ont les traits du visage fort laids; ils sont peu communicatifs, peu industrieux, mais très-sobres. Ils vivent de pain de sagou: avec le produit de quelques arbres qui les entourent, ils peuvent se nourrir, se loger et se vêtir. Ils ont assez de disposition à la musique et chantent fort juste. L'île est très-saine, l'eau est très-bonne, on y trouve quelques bons fruits, peu de légumes.

Ce pays est riche en tout ce qu'un naturaliste peut désirer en oiseaux, coquillages, etc.; on y trouve quelques oiseaux de paradis; mais peu de beaux; ils viennent de la Nouvelle-Guinée; il y en a de plusieurs espèces, des noirs, des rouges et des blancs.

L'arbre à pain croît à Amboine, ainsi que le cayapouty dont on extrait une huile très-recherchée; cette île fournit d'ailleurs de très-beaux bois, mais fort chers; on y voit des tables de sept à huit pieds de diamètre et qui sont d'un seul morceau.

Ayant mis à la voile de la rade d'Amboine le 18 décembre 1821, nous fîmes route pour nous rapprocher de Bourro, afin de profiter des brises de terre qui règnent la nuit et de franchir ainsi le

passage situé entre cette île et Manipa. La faiblesse des vents que nous rencontrâmes ne nous permit pas de neutraliser l'effet des courans qui nous entraînèrent dans le nord-est entre Céram et Kelar. A la faveur d'un fort grain, nous pûmes regagner la côte de Bourro. Pendant cette saison, les vents sont très-faibles dans ces parages; ils règnent principalement du nord-est au nord-ouest. Le 22 nous louvoyâmes avec une jolie brise, et parvînmes à doubler Manipa et à entrer dans le passage de Pitt, où nous trouvâmes des vents variables du nord-est à l'est-nord-est, toujours très-faibles: nous fûmes obligés de louvoyer tout le temps que nous mîmes à passer le détroit de Galles: nous avons également passé le détroit de Gilolo avec des vents contraires, et nous en sommes sortis le 1^{er} janvier 1822 pour entrer dans le Grand-Océan.

Nous avons alors fait route pour nous élever dans l'est, en nous tenant toujours entre 2° et 3° de latitude nord. Arrivés par les 154°, est de Paris, nous avons pris la bordée du nord pour doubler les îles Peleou que nous avons passées à une distance de 20 lieues dans l'ouest. Nous nous sommes élevés avec de très-forts vents de nord-est et des mers affreuses, jusque par les 21° de latitude nord, et le 17 janvier, nous avons donné dans les détroits au nord de l'île de Luzon, et passé entre les

îles de Grafton et de Monmouth, avec une forte brise du nord-est qui nous a menés jusqu'au cap Badajor. Une fois à l'ouest des côtes élevées de l'île de Luzon, nous avons éprouvé de très-faibles brises qui nous ont accompagnés jusqu'à Manille. Nous sommes entrés le 25 janvier par la passe du nord; nous avons trouvé dans cette passe des vents du nord-est la nuit, et d'est le jour, nous étions le 24 au mouillage.

Les établissemens des Philippines et des îles Mariannes sont les seuls que l'Espagne possède dans les mers d'Asie. Découvertes en 1521 par Magellan, elles ont été conquises, ou pour mieux dire, acquises à l'Espagne par les efforts et la constance des missionnaires espagnols qui captivèrent la volonté des naturels, et leur apprirent à respecter et à craindre le nom espagnol; eux seuls ont soumis ces hordes de barbares, et les ont amenées par la persuasion à l'état social.

Les Philippines comprennent depuis les îles Batannes inclusivement, jusqu'au sud de Mindanao, c'est-à-dire depuis les 6° de latitude nord jusqu'au 21^{me}. Cet archipel contient une grande quantité d'îles singulièrement favorisées de la nature, un sol fertile arrosé par de belles rivières, des productions toutes de qualité supérieure, une population faite pour parvenir à un haut degré de prospérité si elle était bien dirigée. Les naturels

sont bons soldats , excellens matelots et très-intelligens.

Quelques années de séjour à Manille m'ont mis à même d'acquérir des connaissances certaines sur ces îles. La considération que m'ont toujours témoignée les habitans , et les nouveaux témoignages que je viens de recueillir pendant notre relâche , m'ont fourni les moyens de me procurer des notions sur les ressources qu'elles offrent, les institutions qui les régissent, les revenus et les dépenses du gouvernement.

Luzon est l'île la plus grande de l'Archipel des Philippines, et Manille, sa capitale, est le siège du gouvernement général.

Les possessions espagnoles dans les Philippines sont divisées en vingt-sept provinces, contenant une population estimée à 3,000,000 d'âmes : cette population va croissant dans une progression étonnante. Dans ce nombre ne sont pas comprises plusieurs peuplades qui habitent dans les montagnes de l'intérieur, et ne sont pas soumises : ce sont les Igorrotés, les Ilongotés, les Axétas, les Tinianés et les Negrillos, dont la totalité se monte à plus de 500,000 âmes.

La caste primitive qui habite ces îles est sans doute celle que l'on connaît sous le nom de Majais, et enfin la même espèce d'hommes que l'on trouve à Sumatra, Java et Borneo. Avant d'appar-

tenir à l'Espagne, ces peuples étaient gouvernés par des radjahs sans autorité; ils se faisaient la guerre entre eux et se pillaient continuellement. La population de la capitale, composée de 160,000 âmes, est un mélange d'indigènes, de Chinois et d'Espagnols.

L'agriculture est loin du degré de perfection dont elle est susceptible; le peu d'industrie et la défense qui a existée long-temps à tout navire étranger d'y aborder, ont été les causes certaines de ce manque de prospérité; on a dû les premiers progrès aux efforts de la compagnie des Philippines, aujourd'hui abolie.

Parmi les productions de ces îles, aucune ne mériterait peut-être autant d'attention que le coton; sa blancheur et sa finesse lui donnent une telle supériorité que les Chinois le recherchent beaucoup et le paient trente pour cent plus cher que celui de l'Inde; malgré ces avantages extraordinaires, on en cultive très-peu. Il serait difficile d'assigner une raison à une telle insouciance, surtout lorsqu'on réfléchit que l'acquéreur est si près, que très-certainement, quelque considérable qu'en fût l'extraction, elle n'atteindrait jamais les immenses demandes de cet article. Les provinces d'Yloços et de Batangas sont celles où l'on cultive le peu que l'on récolte; l'extraction annuelle n'est pas de 1,200 quintaux, tandis que

la compagnie anglaise des Indes orientales introduit en Chine, tous les ans, plus de 100,000 balles de coton de Bombay et du Bengale, qui sont vendues au prix moyen de quinze taels le pic, ce qui fait à peu près une somme de 25,000,000 de francs.

La culture de l'indigo a lieu dans les provinces de Panga-Sinan, Panpanga, Baatan, la Laguna, Tayavas et Camarines; et quoique la manière dont on le manipule soit très-imparfaite, on doit cependant avouer que la qualité en est bonne, et s'est encore améliorée depuis quelque temps. On a imité les procédés suivis à Guatemala pour la construction des caves, et la manière de précipiter la matière colorante. Le quintal d'indigo de première qualité coûte au cultivateur de 40 à 50 piastres; le prix auquel il se vend à Manille n'est jamais moindre de 80, et monte souvent à 120. La culture en étant bornée, il n'est pas facile de pouvoir s'en procurer des quantités considérables, d'abord parce que l'acheteur répugne à faire des avances au cultivateur, et de plus, parce que l'excédant de la consommation n'est pas de plus de 2,500 quintaux. L'indigo de Manille est connu et recherché dans les villes de commerce de l'Europe.

On cultive la canne à sucre dans la plupart des provinces de ces îles, parce que la consommation

de cette denrée est très-grande, et générale chez les habitans de toutes les classes. Les provinces de Panga-Sinan et de la Laguna s'adonnent plus particulièrement à cette culture; elles fournissent annuellement plus de 100,000 pics de sucre, dont il s'exporte près de 35,000, soit par des jouques chinoises, soit par d'autres navires étrangers qui fréquentent le port de Manille. Le terme moyen est de 6 piastres le pic (125 liv.) de première qualité, et de 5 piastres pour la seconde. La qualité excellente du sucre de Manille est reconnue de toute l'Europe. Cependant il n'est pas aussi bien manipulé qu'ailleurs. La pression de la canne a lieu par le moyen de deux cylindres de pierre placés sur le sol, ils sont mis en mouvement par le pas lent et inégal d'un buffle; le jus est versé dans une cuve de fer, enduite de vase; c'est dans cette même cuve qu'ont lieu toutes les opérations qui doivent amener le sucre à l'état de cristallisation et de solidité qu'on lui donne dans d'autres pays, en le faisant passer par cinq ou six chaudières. Après avoir terré le sucre, on l'expose au soleil sur des nattes; il y acquiert un degré de consistance tel que, mis ensuite dans des sacs, il durcit encore, et ne contracte point d'humidité comme les autres sucres d'Asie.

Divers essais ont prouvé que les vers à soie